

Extrait d'un volume de notre collection TÀP
<http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180>

II

LA SAINTE VIERGE DANS LA VIE
ET LA PIÉTÉ POPULAIRE ITALIENNE

par

DOMINIQUE MONDRONE, S.J.

Rédacteur à la « Civiltà Cattolica ».

QUEL sujet tout à la fois passionnant et délicat ! La piété envers Marie n'est-elle pas à la base de tout le sentiment religieux de nos populations ? Et justement pour cette raison elle pourrait donner lieu à des interprétations fantaisistes, si celui qui l'analyse ne connaît pas à fond la vie et la psychologie du peuple italien. Il y a imprudence, croyons-nous, à laisser juger de nos usages religieux ou civils par des observateurs superficiels ou des écrivains qui sont, d'une façon ou d'une autre, remplis de préjugés de religion ou de race.

Un exemple nous permettra de saisir sur le vif et rapidement pas mal de choses. Par un bel après-midi tout éclairé d'un beau soleil romain, je vis entrer dans l'Église Santa Maria del Popolo une femme avec un enfant dans les bras. Elle est accompagnée d'une fillette de six à sept ans et d'un garçonnet à peu près du même âge que sa sœur tient par la main. Le groupe se dirige tout droit vers l'autel de la Vierge. La maman fait d'abord une génuflexion que la liturgie n'exige certainement pas, et les petits enfants l'imitent. La maman fait le signe de la croix et les enfants également, avec componction. Je remarque que cette femme fixe son regard intense sur l'image de la Vierge : eux aussi la regardent attentivement, mais de temps en temps ils se jettent entre eux un coup d'œil, comme pour s'encourager à qui imitera le mieux les gestes maternels.

La foi humble et confiante de cette femme du peuple est tout entière dans ce regard. Après un moment d'entretien dans cette prière muette, comme entre deux mères qui se comprennent, elle se penche sur les bambins agenouillés auprès d'elle, et les fait prier pour leur papa qui est en Afrique, pour leur grand-mère qui est clouée au lit par la maladie et pour Rosette qui est en traitement au sanatorium de Forlanini. Encore une dernière prière à la Vierge, puis un signe de croix, et avec la main elle lui envoie des baisers. Alors ils se relèvent, refont la génuflexion, s'arrêtent quelques instants près d'un artiste qui est là en train de peindre une fuite d'arcades en raccourci, échangent avec lui un sourire, un salut, quelques mots ; les enfants reçoivent de lui une caresse affectueuse et avec leur maman reprennent la porte de sortie.

— Le voilà, le fameux sens religieux du peuple italien !

Un touriste a suivi avec attention cette petite scène... scandaleuse. Il remet son Bedœcker sous son bras, s'approche résolument

LA SAINTE VIERGE

de l'artiste qui dans sa manière de saluer trahit lui aussi un homme du Nord. Pensant qu'il a à faire à un catholique, il lui demande : « Vous avez vu n'est-ce pas ? Pas même un regard pour l'autel du Saint-Sacrement, mais que de génuflexions et de prières pour un simple tableau de la Vierge. Après quoi, ces bons Italiens se plaindront quand un historien protestant les accusera de fanatisme et d'idolâtrie. » Il regarde fixement l'artiste comme pour attendre une approbation de son jugement : « Etes-vous catholique, Monsieur ? » lui demande celui-ci en se levant tranquillement de son tabouret. « Voyez-vous, moi, je suis luthérien. » L'autre laisse percevoir un léger signe de désappointement ; mais le luthérien continue : « Voilà presque six mois que je viens peindre dans ce joyau d'église. Chaque jour ou peu s'en faut j'assiste à la même scène que vous avez contemplée. La maman et les enfants sont d'ailleurs devenus mes meilleurs amis. Je connais toute l'histoire de cette femme et de sa famille. C'est toute une suite de malheur, mais je puis vous dire qu'il est, à ma connaissance, peu de mères aussi vaillantes. Or savez-vous où elle puise le courage pour supporter une vie intolérable ? Elle me l'a dit souvent elle-même : c'est aux pieds de cette Vierge. Quant à moi, comprenez-moi bien, né luthérien, je reste luthérien, mais une prière qui donne à cette mère une telle énergie chrétienne ne sera jamais, à mon sens, la prière d'une exaltée.

— Très bien, mais pour nous, catholiques, la vraie piété est d'abord centrée sur le Christ, objecte l'autre qui se retranche derrière ses bonnes raisons théologiques.

— Sans doute, observe le luthérien qui, à ce moment, fait penser au : « *Quid molesti estis huic mulieri ?* » (*S. Mat.*, 26, 10) : nous pensons de même, nous autres Évangélistes, mais si vous parlez à cette femme de religion centrée sur le Christ, vous n'obtiendrez rien. Vous tirerez des coups de canon sur des moineaux, comme on dit en Italie. Si aux pieds de cette Vierge elle a compris le mystère de la souffrance et l'a résolu en trouvant assez de force pour la supporter, croyez bien que cette humble mère italienne a saisi l'essentiel sans recourir à toute notre théologie. Aussi bien, un jour, lui ai-je tenu à peu près votre raisonnement. Elle m'a répondu : « Vraiment, je ne sais que vous dire. Je sais seulement qu'on m'a enseigné cela ; j'ai toujours agi de la sorte et la Madone m'a toujours aidée. Cela signifie, peut être, que s'adresser à la Mère ou au Fils ça doit être la même chose. » Vous m'objecterez que c'est là une hérésie. Pour moi, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ce doit être une hérésie sublime. »



Du moment que dans notre histoire divine la Vierge a été intimement unie à Jésus « *Quem (Deus) constituit heredem universorum* » (*Heb. I, 2*), Marie a hérité tout ce dont Jésus est le pre-